Mémoires d'un déporté de 1914
M. le chanoine WARIN

Au cours de l'été 1959, *" Le Républicain Lorrain"* publie par épisodes les mémoires du chanoine Warin, ancien curé d'Homécourt de 1899 à 1935, décédé en novembre 1958. Ces mémoires, rédigées quelques années après son retour de captivité en Allemagne pendant la Grande Guerre, retracent également un peu d'histoire locale.

« Le mardi 28 juillet 1914, nous avions dû nous rendre à Mance pour la conférence du mois. Après celle-ci, durant le repas de midi, il fut constamment question de bruits de guerre, de guerre possible et prochaine. Les uns y croyaient, les autres non : les avis étaient très partagés.

De retour à Homécourt, j'apprends que l'Evêché a téléphoné pour demander ma présence à Nancy, le lendemain matin. Cela me parut une confirmation des mauvaises nouvelles commentées à Mance. Comme moi, MM. les vicaires Noblemaire et Petitjean furent persuadés que l'on me convoquait pour discuter des mesures à prendre afin d'assurer le service religieux dans les différentes paroisses du canton pendant la période des hostilités. En effet, en cas de conflit, M. L'archiprêtre Relot étant mort quelques semaines auparavant, nous ne pouvions, parmi tous les prêtres du canton, être plus de deux non mobilisables, M. Pierson, curé de Genaville, et moi.

Le mercredi matin, l'employé préposé aux billets, en me demandant mon ticket aller et retour, me dit : « M. le Curé, je vous garantis l'aller, je ne vous garantis pas le retour ». C'était peu encourageant. Arrivé à Nancy – depuis le tramway, soit devant la Société Nancéienne, soit devant la Banque Renauld – stationnait une foule angoissée, attendant de pouvoir retirer les fonds déposés. Décidément, les bruits de guerre étaient fondés. Arrivé à l'Evêché, je ne pus être reçu immédiatement par Mgr Ruch. Il ne m'attendait pas si tôt. On avait mal interprété sa décision. Il n'était pas nécessaire que je vienne si rapidement à Nancy.

« Mais, Monseigneur », lui répondis-je, « vu les circonstances, mon déplacement m'a paru tout naturel, les menaces de guerre le justifient amplement ». – « Mais non, M. le Curé, il n'est nullement question de guerre, je viens de recevoir de Paris des nouvelles très rassurantes. Si je vous fais venir à Nancy, c'est pour discuter de la possibilité de la mise en route, la plus prochaine possible, des travaux à exécuter pour l'agrandissement de l'église d'Homécourt. »

« Ces travaux », répondis-je, « doivent commencer lundi prochain 3 août, bien que je sois très loin de posséder les fonds nécessaires ». – « Commencez sans crainte, » me répondit Mgr Ruch – « tout danger de guerre est écarté. »

Rassuré, je profitai de ma présence à Nancy pour passer rue du Manège et demander à M. l'abbé Boulanger, lui aussi plein de confiance, les tickets de repas pour les 80 gymnastes que je devais emmener à Longwy, le dimanche suivant 2 août. Je versai même la somme représentant la valeur de ces tickets, somme que je n'ai revue qu'en janvier 1919.

J'étais de retour à Homécourt par l'express de 13 h. 30. Mon frère Louis, malade depuis plusieurs mois, m'attendait dans l'auto de M. Mathieu négociant en vins. Il avait décidé de se rendre à la clinique des Mines pour se faire opérer. Nous n'étions pas encore arrivés devant le portail de la Mine d'Auboué, que nous étions priés par la gendarmerie, de quitter la voiture. Celle-ci devait, comme toutes celles qui circulaient sur cette route, être inspectée à fond. Semblable cérémonie se reproduisit deux fois sur le parcours Auboué-Briey. Tout cela – me dit Louis – indique sûrement la guerre. Nous arrivâmes cependant à la clinique sans autre difficulté. Mais alors, malgré les instances du docteur Stern, Louis n'accepta plus de demeurer à la clinique et de se laisser opérer. Après les excuses qui s'imposaient à l'égard du docteur, nous le quittâmes et pûmes regagner Homécourt sans autre contrariété. Mais l'impression éprouvée était pénible. Nous en discutions, pendant le repas du coir, avec les vicaires, lorsque se produisit une alerte imprévue.

Les uhlans patrouillaient sur le sentier frontière, se trouvant en haut de la côte derrière le presbytère de la cité à la gare. Les hommes mobilisables, en prirent ombrage ; ils craignirent une irruption subite des Allemands. Ne voulant pas se laisser surprendre, sans attendre les ordres de mobilisation, ils décidèrent tous de gagner Verdun. MM. Les vicaires, ainsi que MM. Les abbés Chotain et Hottier, firent de même.

Le jeudi matin, sur les ordres des autorités militaires, presque tout le monde revenait, la journée fut calme. L'après-midi, les enfants se réunirent, comme de coutume, pour la promenade. De quel côté se diriger ? MM. Les vicaires proposèrent d'emmener les enfants vers le bois Loizillon. Ce petit bois limitait la frontière. Les Allemands, disait-on, creusaient des tranchées tout contre. Je déconseillai vivement ce projet. Mais la tentation de curiosité l'emporta. »

La seconde partie du journal de l'abbé Warin faisant défaut dans la presse conservée aux Archives départementales, nous complétons la troisième parution avec des bribes publiées dans un ouvrage de P. Mangin en 1971.

En cette fin juillet, cultivant le souvenir cuisant des francs-tireurs de 1870, les troupes allemandes massées à la frontière n'apprécient guère la curiosité des civils de la vallée de l'Orne...

« Pour obéir aux lois internationales, j'avais fait déposer à la mairie, contre reçu, la carabine Lebel du patronage et 25 fusils gras transformés qui servaient pour l'exercice des jeunes gens, membres de la préparation militaire.

Les gendarmes de Jœuf et d'Homécourt avaient reçu l'ordre de se replier avec les troupes, à 10 km de la frontière. De là, le commissaire de police craignit la possibilité de quelques désordres de la part des nombreux étrangers résidant encore dans la localité. Il crut prudent de remettre, entre les mains de quelques volontaires, des fusils à la mairie. Cela devait être mal interprété par les Allemands mis au courant de tout ce qui se passait à Homécourt et provoquer les incidents dont je parlerai plus loin.

Vendredi 31 Juillet : rien d'extraordinaire ne se produisit pendant la matinée, mais à 16 heures, de son bureau, mon frère me téléphonait que les Allemands venaient de s'emparer de la meilleure locomotive de la Compagnie de l'Est stationnée à Batilly. Ils s'emparaient en même temps du train de minerai qu'elle conduisait à Amanvillers. Le personnel du train, disait-on encore, était retenu prisonnier. Quelques instants plus tard, il m'annonçait que le Génie Français avait détruit les rails à la bifurcation des lignes Briey-Valleroy et Auboué-Valleroy.

Cela devenait de plus en plus grave. Aussi tous les mobilisables, qui étaient revenus le jeudi matin, repartirent le plus tôt possible à pied jusque Conflans, seule gare encore ouverte au trafic depuis Homécourt.»

Nous ne savons pas si le curé d'Homécourt consigne ses observations au cours des trois premiers jours du mois d'août et notamment lorsqu'est proclamée la mobilisation générale le dimanche 2. Le soir même de la déclaration de guerre faite par l'Allemagne à la France et à ses alliés, des troupes allemandes franchissent la frontière à Jœuf et Homécourt. Au milieu de la nuit, le curé Warin est l'un des premiers habitants *"visité"* par les envahisseurs !

« Vers 1 h. du matin, de violents coups de sonnette, de nombreux coups de crosse dans la porte d'entrée venaient confirmer et justifier mes appréhensions. Passant rapidement mes pieds nus dans de vieilles pantoufles, je me précipitai dans la chambre donnant sur la rue. Ouvrant la fenêtre, j'aperçus dans la rue fortement éclairée, un groupe important de soldats allemands. Une voix impérative m'intima l'ordre d'ouvrir la porte contre laquelle redoublaient les coups de crosse. Je crus que le presbytère allait être réquisitionné et occupé par ces troupes. Je descendis en toute hâte, donnant de la lumière aux escaliers et dans la grande salle. Au vol, en sortant de ma chambre, j'avais décroché une soutane et réussi à passer mes bras dans les manches. J'ouvris la porte. Vingt baïonnettes ou plus et un revolver d'officier me menaçaient.

« Etes-vous le curé d'Homécourt ? ». A peine avais-je répondu que mes deux bras étaient immobilisés. « Je dois – dit l'officier – vous emmener ». « Alors – répondis-je – laissez-moi m'habiller ». « Pas nécessaire. Nous allons seulement jusqu'à la mairie ».

Aussitôt tenu par deux Allemands, je fus emmené. Durant le parcours, bien que gêné de droite et gauche je parvins à boutonner ma soutane. Arrivé devant la mairie, je fus le témoin de la destruction sauvage des meubles, des fusils, des appareils d'éclairage. A ce moment, arrivèrent à la mairie, M. Hottier et quelques civils arrêtés comme lui. Après avoir brisé les dernières ampoules, avec leurs baïonnettes, les Allemands remontèrent la rue Pasteur. En passant devant le presbytère, on ne me permit pas d'y entrer. Je commençais à trouver étrange la parole de l'officier. J'y avais encore confiance cependant. Je m'imaginai que nous serions tous libérés en arrivant à la bifurcation de la rue Pasteur et de la route d'Auboué. Il n'en fut rien.

Nous descendîmes la route jusqu'à la gare et la suivîmes jusqu'au chemin de Montois. On ne fit halte qu'en haut de ce chemin, devant le magasin Annovazzi. Les Allemands avaient remporté une grande victoire ! Ils en étaient fiers. Ils remportaient un glorieux trophée : le petit drapeau tricolore du cercle Républicain, probablement trouvé à la mairie. Ils poussèrent un retentissant et triple « Hoch » !!!

Pour les récompenser de leur bravoure (!), l'officier, un capitaine, les fit entrer dans la salle de débit. Il était environ 4 heures du matin. A ce moment, la pluie, une pluie d'orage se mit à tomber. Mes compagnons s'abritèrent comme ils purent. M. Hottier, probablement en raison de son âge, avait pu s'habiller convenablement et se prémunir d'un parapluie. Quant à moi, j'avais été placé à l'écart tête nue, les pieds nus dans mes savates, dans ma soutane légère, j'étais littéralement trempé. Je sentais l'eau couler le long de mon dos et de mes jambes.

Vue du café de Bernardo ANNOVAZZI vers 1912. C'est à cet endroit que le maire et le curé d'Homécourt franchissent la frontière, prisonniers des militaires allemands.

Au bout d'un quart d'heure, la pluie avait cessé ; l'officier sortit du débit Annovazzi. Il interrogea les civils arrêtés. Il leur demanda la raison de leur séjour de nuit à la poste, à la gare, à la mairie. Ceux-ci donnèrent des explications qui lui parurent suffisantes. Ils furent libérés, excepté M. Hottier, M. Levasseur et M. Probetti qui furent maintenus. Pourquoi ? »

Je m'approchai alors de l'officier pour lui faire remarquer qu'il ne m'avait rien demandé.
« Pour vous- me répondit-il- c'est différent. J'ai ordre de vous emmener à Metz.

- Comment cela ? lui demandai-je en lui montrant mes jambes nues et mes pieds nus.
- Pourquoi ne vous êtes vous pas habillé ?
- Parce que vous, officier allemand, vous m'avez menti ! »

L'officier en devint blême de colère. Je me suis demandé, après, comment je n'avais pas été abattu sur-le-champ. L'officier parvint cependant à se dominer et me fit remettre une paire de bas noirs (de femme, à cause de la couleur) et un chapeau... d'Italien. Annovazzi, qui me connaissait, s'en excusa en me les remettant : il n'avait que cela au magasin.

Aussitôt après, l'ordre fut donné de se remettre en route. Nous traversâmes des barbelés étendus le long de la voie de la mine. Tournant à gauche, devant le presbytère de Montois, nous nous sommes dirigés vers Malancourt : la route était coupée par des chicanes, des groupes de hulans patrouillaient.

Vue du village annexé de Montois-la-Montagne au début du XXe siècle.
La x indique le presbytère situé en haut de la côte, en venant de la frontière.

À Malancourt, notre arrivée fut soulignée par des manifestations diverses. Les enfants, croyant qu'on allait nous fusiller (ils le disaient assez haut) nous entouraient. Et alors, devant eux, et une partie de la population, M. Hottier et moi fûmes, comme des enfants indisciplinés, forcés de nous placer les mains derrière le dos, la figure contre la porte d'une grange.

Au bout d'une demi-heure, on nous fit quitter cette humiliante position et on nous dirigea vers une autre grange ouverte et où se trouvaient des billes de bois. Nous pûmes en profiter pour nous asseoir, enfin ! C'est alors qu'on distribua à chacun de nous une tranche de pain... blanc !!! et une rondelle de saucisson. Ce devait être mon dernier repas entre le mardi et le samedi matin ! Pendant que nous mangions, un sous-officier apporta et vida à nos pieds un sac de cartouches, de chevrotines probablement trouvées à la mairie d'Homécourt, où elles avaient dû être déposées avec les fusils. Avec une bonne foi, toute germanique, on nous présenta ces munitions de nemrods voulant chasser le gros gibier comme des projectiles que devaient lancer contre les Allemands les fusils : Lebel !!!

Carte postale de Malancourt-la-Montagne au début du XXe siècle.
À gauche, le presbytère résidence de l'abbé Hemmer, curé du village annexé situé à quelques kilomètres de Montois.

Vers 11 heures, une charrette à deux roues fut avancée pour nous emmener à Metz. Encore tout trempé de la pluie du matin, je craignais les conséquences provoquées par le courant de la charrette. Je demandais à un gamin de 11 ans d'aller chez M. le curé, M. l'abbé Hemmer, que je connaissais, d'avoir la charité de me prêter un manteau. L'enfant partit comme une flèche. Quelques minutes après, avant que la charrette ne se soit mise en route, tout essoufflé, il me rapportait le manteau sollicité. Mais comme M. l'abbé Hemmer et moi étions de taille différente, le manteau dépassait, de très peu, mes genoux. Dommage que l'on n'ait pu me photographier à ce moment. Chapeau d'Italien, manteau trop court sur une soutane très usagée, bas de femmes, pantoufles éculées. Je devais avoir bonne mine !

Pas étonnant que, par la suite, on m'ait traité d'espion.

De Malancourt à Rombas (intertitre ajouté au récit par le journaliste du "*Républicain Lorrain*")

La charrette contenant 4 prisonniers, plus deux Allemands, sous la responsabilité d'un sous-officier placé à l'arrière, se mit en route vers Metz, par Marange. Nous avions dépassé cette localité depuis un certain temps déjà, lorsque deux jeunes cyclistes nous rejoignirent. Ils remirent au sous-officier un ordre de ramener à Malancourt le curé et le grand. Pour le curé, pas d'hésitation possible. J'étais le seul curé : je descendis de la charrette. Mais le grand, qui était-ce ? Très embarrassé, le sous-officier fit descendre les deux plus grands : M. Hottier et M. Levasseur. Il les aligna sur la route. A son avis, M. Hottier était le moins grand. Il le fit remonter dans la charrette qui reprit sa route vers Metz. M. Levasseur et moi nous fumes alors priés de prendre, chacun en mains, une bicyclette. Il fallait que nos jeunes cyclistes aient les mains libres et puissent ainsi nous tenir en respect avec leurs fusils.

Et c'est ainsi accompagnés que nous dûmes remonter vers Marange et vers Malancourt. Il était près de midi. Il faisait chaud, l'effort nécessaire pour pousser notre vélo sur une route dont la pente est assez prononcée, tout contribuait pour nous mettre en transpiration. Je fus bientôt aussi trempé par la sueur que le matin par la pluie. Sitôt de retour à Malancourt, nous fûmes présentés au capitaine et subîmes l'interrogatoire suivant, interrogatoire aussi surprenant qu'imprévu.

- *« Vous êtes bien le curé d'Homécourt ?»*

- *« Mais oui»*
- *« C'est bien ; et vous, vous êtes bien le maire d'Homécourt ?»*
- *« Le maire ?...Moi ?...Non !»*
- *« Comment, vous n'êtes pas le maire d'Homécourt ?»*
- *« Non»*
- *« Comment cela se fait-il ?»*
- *« Je n'en sais rien»*

Alors, sur un signe de l'officier, on nous emmena dans une maison où deux chambres, une pour chacun, devait nous servir de prison de passage. Les meubles en avaient été enlevés en grande hâte, un gant et une crotte de chat oubliés sur le plancher en témoignaient.

Dans la première de ces chambres, au milieu, on fit asseoir M. Levasseur. Un Allemand avec fusil à baïonnette au canon se tenait derrière lui ; dans la deuxième chambre faisant suite à la première, il en fut de même pour moi. La porte de communication demeura ouverte. Et alors commença une scène, la plus inhumaine possible. Chaque quart d'heure, le sous-officier, celui au sac de chevrotines, venait nous déclarer qu'on allait nous fusiller. À un moment donné, il vint me dire que j'avais ameuté la population et que je lui avais distribué des armes. Je protestai avec indignation et lui montrai comme preuve de la fausseté de son assertion le reçu de la mairie que j'avais, heureusement, sur moi. Il s'en empara et l'emporta. M. Levasseur sanglotait.

De loin, j'essayais de le consoler et lui disais de ne pas perdre confiance. Rôle bien ingrat.

« Vous n'avez pas de famille, me dit-il, mais moi, j'ai ma femme et ma fille. Que vont-elles devenir ? ». Une demi-heure après, mon reçu m'était rendu. Ce geste nous donna un peu d'espoir.

Mais à 15 h., on nous banda les yeux avec nos mouchoirs. On nous fit lever. Un soldat me prit par le bras et m'emmena. En sortant de la première chambre, nous tournâmes à gauche dans un couloir. C'est alors qu'un inconnu me dit tout bas à l'oreille : *« N'ayez pas peur, vous allez monter en auto et partir pour Rombas»*. Qui a voulu ainsi me rassurer ? Je n'ai jamais pu le savoir.

Arrivés à Rombas, on nous fit entrer dans un immeuble que, plus tard, j'ai su être la Poste. Au bout de quelques instants, je fus de nouveau saisi par le bras et conduit dans une autre pièce. À peine y étais-je entré que mon bandeau m'était enlevé. Je me trouvais devant un jeune, très jeune sous-lieutenant devant faire fonction de juge d'instruction. Il se montra correct et déférent.

Carte postale montrant le bâtiment de la poste de Rombas (Lorraine annexée), où le curé Warin est détenu et interrogé le 4 août 1914.

- *« Connaissez-vous le motif de votre arrestation ?»*
- *« Nullement»*, lui répondis-je.

- « Connaissez-vous la famille M... d'Homécourt ?»

- « Oui, très bien. Je lui ai même rendu un service très important cette année même, le jour de Pâques».

- « Vous savez de quoi elle vous accuse ?»

- « j'ignore tout à fait de quoi elle peut m'accuser !»

- « Elle est allemande et vous avez fait pression sur les enfants pour les détourner de faire leur devoir pour les exciter à ne pas faire leur service militaire en Allemagne !»

- « Rien de plus faux. La preuve, c'est que l'aîné est allé faire son service en Allemagne et en est revenu. Son frère plus jeune n'a que 15 ans !»

- « Oui, mais vous lui avez fait quitter votre préparation militaire !»

- « Eh oui ! et voilà une preuve de plus que l'accusation est fausse. Averti par ses camarades de son intention de faire son service en Allemagne, je lui ai fait remarquer qu'il n'avait aucun avantage à suivre les cours de préparation selon la méthode française et qu'il lui était préférable de se retirer.»

- « Mais de quel droit vous, prêtre, vous occupez-vous de préparation militaire ? En Allemagne, nous ne le permettons pas aux prêtres».

- « Pardon, je connais des curés qui se le permettent chez vous !»

- « Non, c'est faux».

- « Nous sommes à Rombas ici».

- « Y sommes-nous oui ou non ?» Moyeuvre n'est donc pas loin. Il vous est donc facile de vous y renseigner ».

Après cela, il y eut encore des réflexions de peu d'importance et l'entretien se termina sur ces mots : *« Le Conseil de guerre discutera de tout cela»*.

On me remit le bandeau sur les yeux et on me reconduisit à l'emplacement que j'occupais précédemment.

À suivre